



HAL
open science

**Joseph P. McDermott, A Social History of the Chinese Book.
Books and Literati Culture in Late Imperial China,
(Understanding China) 2006**

Michela Bussotti

► **To cite this version:**

Michela Bussotti. Joseph P. McDermott, A Social History of the Chinese Book. Books and Literati Culture in Late Imperial China, (Understanding China) 2006. *Études Chinoises*, 2006, pp.375 - 381. <halshs-02510036>

HAL Id: halshs-02510036

<https://shs.hal.science/halshs-02510036v1>

Submitted on 17 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Joseph P. McDermott, *A Social History of the Chinese Book. Books and Literati Culture in Late Imperial China*,
(Understanding China) 2006
Michela Bussotti

Citer ce document / Cite this document :

Bussotti Michela. Joseph P. McDermott, *A Social History of the Chinese Book. Books and Literati Culture in Late Imperial China*, (Understanding China) 2006. In: *Études chinoises*, n°25, 2006. pp. 375-381;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2006_num_25_1_898_t8_0375_0000_2

Fichier pdf généré le 08/11/2019

explains this paradox by observing that the text depicts Huizong's sufferings as rightful recompense for his profligate and insensitive behavior as emperor, when he disregarded the lives of the people in his attempt to own and control the world. Contemporary readers could regard the tale as "true" even if not "real," because it confirmed the "pre-existent social and cultural sentiment" of retribution (*bao 報*) (p. 608). One might add that, in holding the emperor responsible for his own actions, the *Nanjin jiwén* resonates well with the accounts in this volume.

The revisionist image of Huizong that emerges from the essays in this volume surely raises new questions that historians will want to explore. At the very least, one wonders how any single human being – even if he did have a stable of ghostwriters, painters, and calligraphers at his disposal – could have been even remotely competent in the widely diverse activities and intellectual endeavors with which these essays credit Huizong. For the moment, however, we are left to ponder the ironic possibility that Huizong's greatest failing was to take seriously the Zhou model of all-encompassing rule by a sage king – and to try to be that monarch.

Beverly Bossler

University of California, Davis

Joseph P. McDermott, *A Social History of the Chinese Book. Books and Literati Culture in Late Imperial China*, Hong Kong : Hong Kong University Press (Understanding China), 2006. xv-294 pages

« L'histoire du livre, *terra incognita*. Non que fassent défaut les travaux d'érudition [...]. Mais [...] l'histoire de l'imprimerie n'est que trop rarement intégrée à l'histoire générale. Des historiens 'littéraires' peuvent encore disserter à longueur de journée sur leurs auteurs sans se poser les mille problèmes de l'impression, de la publication, de la rémunération, du tirage, de la clandestinité, etc., qui feraient descendre leurs travaux du ciel sur la terre. » Ainsi écrivait Lucien Febvre il y a plus de cinquante ans, à propos de l'histoire du livre européen, au moment où la sociologie du livre et l'histoire de l'édition prenaient leur essor en France. Appliquée au livre

chinois, cette citation aurait encore été d'actualité il y a quinze ans. Depuis, les études ont évolué et les travaux ne cessent d'augmenter. *A Social History of the Chinese Book. Books and Literati Culture in Late Imperial China* de Joseph P. McDermott, paru dans la collection « Understanding China » dirigée par David Faure et Helen Siu, nous propose d'ailleurs, en annexe, une présentation critique des publications en anglais, chinois, japonais et français sur l'histoire du livre (« Bibliographical Notes on Studies Useful for Writing this Book », p. 263-278). Cet état de la recherche, présentée jusque dans ses tout récents développements, sera utile aussi bien au spécialiste qu'au non-spécialiste.

A Social History of the Chinese Book est un ouvrage fin et de qualité, signé par un historien qui, comme il l'explique dans les « Acknowledgements », n'avait pas jugé jusqu'à présent que le moment était venu pour rédiger et publier ses études sur le sujet. Il livre aujourd'hui une synthèse destinée à un large public – et pas uniquement aux spécialistes de l'histoire du livre chinois – qui devrait rencontrer une attention méritée.

À des études mûries à partir de ses travaux récents¹, Joseph McDermott en ajoute d'autres, entièrement inédites. Il procède la plupart du temps par questions-réponses. En réalité, il ne s'agit pas tellement de retracer une histoire sociale, générale, du livre chinois, comme on pouvait le croire au vu du titre, puisque l'ouvrage se focalise explicitement (p. 5-6) sur la production lettrée de la région du bas-Yangzi dans la deuxième moitié du second millénaire. Chaque chapitre est une réponse aux questions formulées aux pages 3 et 4 de l'introduction : comment imprimait-on les livres ? Pour quelles raisons la xylographie a-t-elle si longtemps constitué la principale technique d'impression ? À quel moment s'est-elle imposée au manuscrit ? Quels furent ses effets sur la circulation, sur l'accès et l'« appropriation » du livre et de l'écrit ?

« The Making of an Imprint in China, 1000-1800 » (chapitre 1, p. 9-42) commence par une synthèse sur les débuts de l'imprimerie, McDermott recensant les différentes informations et datations qui ont été proposées (p. 10-12). Il s'attarde ensuite sur la technique et le coût de la gravure sur bois au début du XIX^e siècle, d'après les témoignages très précis des « missionnaires-imprimeurs » William Milne et W. H. Medhurst (p. 14-24, et l'annexe p. 40-42). Il conclut par un passage sur la profession de graveur

et son organisation (p. 31-39), après avoir traité de la diminution des coûts de fabrication du livre pendant la deuxième moitié des Ming (p. 25-31). Ce phénomène serait dû selon lui à la baisse non seulement du prix du papier, mais aussi des salaires des scribes et des graveurs, en raison, entre autres, de l'apparition de nouveaux styles de caractères et d'une meilleure division du travail. L'auteur donne ainsi les premiers éléments d'explication de ce qui est sa thèse dominante : l'imprimé ne se serait réellement imposé en Chine qu'à partir du XVI^e siècle.

C'est le thème du chapitre suivant (« The Ascendance of the Imprint in China », p. 43-81), dans lequel McDermott, citations à l'appui², évoque tour à tour le rôle limité de l'imprimé dans le contexte bouddhique (p. 48), la proportion importante de manuscrits dans les bibliothèques et la taille modeste de celles-ci au moins jusqu'au XVI^e siècle (« Size of Libraries » et « Imprint Share », p. 49-54), la difficulté pour les lettrés de trouver les ouvrages, la « crise » de l'édition du début des Ming et un nouvel essor après 1500 (p. 57-58, 64-66). Le chapitre se conclut en présentant ces nouvelles publications, souvent de nature commerciale, et en revenant sur l'avance de la xylographie sur la typographie, pour des raisons de coût de revient, et sur la permanence du manuscrit à côté de l'imprimé à travers les siècles, pour des raisons de même ordre (« Commercial Considerations », p. 67-78).

Dans le chapitre 3 (« Distribution of the Books and Literati Culture », p. 83-114), « the focus remains for us what it was for these men: how did one find and acquire the books one wanted to read and own? » (p. 84). Pour répondre à cette question, McDermott cite nombre d'anecdotes, souvent tirées de récits à la première personne, qui donnent autant d'exemples sur la manière dont un lettré pouvait se procurer des ouvrages : par don, héritage, prêt ou achat (« Gifts » et « Purchase », p. 84-99), ce dernier auprès de particuliers mais aussi dans des structures commerciales diverses, McDermott tentant ici de décrire les divers « circuits de distribution » du livre au Jiangnan à la fin des Ming et au début des Qing. Ces pages, riches d'informations réunies avec discernement, sont aussi intéressantes que frustrantes pour le lecteur qui voudrait en savoir davantage, pour des raisons que l'auteur lui-même résume page 103. McDermott esquisse un portrait de ce monde actif et mercantile, mais en même temps il est obligé de

constater que rares sont les informations concrètes – concernant par exemple les intérêts financiers partagés par certains auteurs et éditeurs ou bien l'organisation et la rétribution des « travailleurs » de l'édition. On mesure alors toute la difficulté de la tâche qu'il s'est assignée : publier *A Social History of the Chinese Book*. Au contraire de ce qui s'est passé pour l'histoire du livre en Europe ³, toute recherche sur le livre en tant que marchandise et sur les mécanismes du marché du livre reste, dans le cas de la Chine, problématique, en raison des limites des sources.

Dans les pages suivantes, McDermott revient sur la figure du lettré (tout à la fois auteur, éditeur et collectionneur) et son implication dans l'édition commerciale, au travers d'exemples plus ou moins connus, qui vont des Song aux Ming (« Literati », p. 104-112). Mais il rappelle aussi, par le biais du bibliophile Xu Bo (1570-1642), que certains lettrés firent le choix de ne pas se mêler au marché florissant du livre et à ses pratiques : ils continuaient de collectionner des ouvrages réunis grâce à un système de dons et de relations, voire de mécénat (« Limitations », p. 112-114).

Ces mêmes lettrés pouvaient acquérir assez aisément les Classiques et leurs commentaires, ou bien des textes médicaux ou religieux, mais plus difficilement des ouvrages littéraires ou moins officiels, en raison de l'absence d'un réseau de vente mais aussi de la rétention jalouse exercée sur ces ouvrages-là par leurs possesseurs (p. 115-117). La transmission de la culture écrite, l'accès au savoir (confucéen), la diffusion d'idéaux et d'idées communes, les efforts des rares individus qui voulaient répandre ce savoir et ces valeurs hors du petit monde fermé des lettrés ainsi que, contrairement au modèle européen, le financement exclusivement privé des collections (« A Community of Learning? », p. 118-126), malgré une pression croissante pour élargir l'accès au livre (p. 146-147), constituent autant de problématiques soulevées dans la première partie du chapitre 4 (« The Problem of Access in the World of Chinese Learning », p. 115-147). La suite est une présentation des collections, qu'elles fussent publiques ou privées, qui étaient supposées transmettre le savoir, mais qui n'étaient pas toujours bien gérées (dans le cas des bibliothèques publiques) et d'un accès souvent limité (« Government Book Collections », p. 127-134, « Private Book Collections », p. 134-147). Ce qui fait dire en définitive à McDermott : « [...] the concept of a 'community of learning' describes more an

ideal than the reality of the world of learning in China between 1000 and 1700. » (p. 146).

Le chapitre 5 (« Ameliorations and a Community of Learning », p. 149-170) présente comment, en dehors des rares cas où les collectionneurs avaient délibérément choisi d'ouvrir leur collection au public, on pouvait tout de même avoir accès aux ouvrages des collections privées, par exemple par la copie et le prêt. Ces pratiques, parfois réglementées par des conventions précises (« Sharing Pacts », pp. 155-163), fonctionnaient grâce à des réseaux d'amis, des systèmes d'échanges de cadeaux, mais surtout grâce aux livres mêmes : « [...] probably the most effective, and certainly the most commonly adopted, currency a collector could use to gain admission to another's collection was his own book collection » (p. 153). Elles étaient censées protéger les livres contre leur propre disparition : c'est le souci qui anima par exemple Cao Rong 曹溶, rédacteur d'un de ces pactes au milieu du XVII^e siècle. Pour des raisons diverses, la circulation des livres tend à s'accélérer sous les Qing, mais les conflits pour accéder aux exemplaires les plus précieux n'en viennent pas pour autant à disparaître (p. 163-170).

Le dernier chapitre (« Literati Writings and the Case of Qian Jinren », p. 171-194) s'ouvre par quelques remarques, amenées par les travaux de Rawski et d'Elman, sur les questions de l'instruction et de la lecture, leurs différents niveaux, ainsi sur que la difficulté de définir un seuil à partir duquel quelqu'un peut être considéré comme « instruit » et ensuite d'évaluer la proportion de gens ayant atteint ce seuil (p. 171-174). McDermott revient ensuite sur Qian Jinren 錢進仁, ce personnage du début des Qing auquel il a également consacré les premières pages de l'introduction, en quelque sorte un autodidacte, pauvre, collectionneur de livres désintéressé, qui fut admis à la fin de sa vie dans les milieux lettrés en raison de son savoir. Certes, le personnage est intéressant, mais surtout « [...] the case of this marginal figure will provide a useful, if indirect, way to examine the complex relations among the different levels and types of literacy in late imperial culture » (p. 174). Les notes, qui à elles seules méritent l'attention du lecteur (p. 195-259), la bibliographie critique évoquée plus haut (p. 263-

279) et un glossaire-index (p. 279-294) complètent *A Social History of the Chinese Book*.

Il serait exagéré de dire, en reprenant les propos cités au début de ce compte rendu, que les études historiques sur le livre chinois sont complètement « descendues du ciel sur la terre », même si de nombreuses publications récentes – auxquelles il faut désormais ajouter le présent ouvrage – ont contribué à initier le mouvement. L'histoire du livre chinois reste encore largement incomplète, pour des raisons déjà maintes fois évoquées : tout d'abord l'absence de certaines données à caractère social et économique – McDermott évite sagement, par exemple, la question des prix de revient –, ensuite le fait que, par manque d'informations, on reste le plus souvent confiné dans les élites, du moins culturelles, de la société : les collections, les mécanismes des échanges et le monde des collectionneurs sont en définitive les thèmes traités, de façon très pertinente, dans l'ensemble des chapitres du livre.

L'ouvrage de McDermott a le mérite de nous faire réfléchir sur le rôle du livre dans la société lettrée chinoise, en présentant cette problématique d'une façon accessible, mais aussi sur la méthodologie appliquée à ce sujet et, par ce biais, sur certains aspects de l'histoire de la civilisation chinoise, une histoire que l'objet « livre » et la discipline « histoire du livre » tout à la fois incarnent et racontent.⁴

¹ Ses publications et communications de ces dernières années sur divers aspects de l'histoire du livre (voir p. xi-xii).

² En particulier les travaux d'Inoue Susumu 井上進, dont sont tirées par exemple les annexes p. 79-81.

³ Dans les années 1950, réfléchir sur le livre en tant que « ferment » culturel (H.-J. Martin) et outil de communication restait plus difficile qu'en parler en tant que marchandise, car « [...] l'acquis érudit était considérable en ce domaine et [...] l'histoire économique et sociale proposait une problématique... ». Ce propos de Henri-Jean Martin, ainsi que ceux de Lucien Febvre rapportés au début de ce compte rendu, sont repris dans un article de synthèse qui sera bientôt publié en chinois : voir Jean-Dominique Mellot, « Qu'est-ce qu'un livre (en Occident) ? Qu'est-ce que l'histoire du livre (en Occident) ? Points de départ et perspectives », intervention au colloque *Chine et Europe : Histoires de livres* (Pékin, octobre 2005), à paraître en 2007.

⁴ Pour preuve, le nombre d'informations biographiques dans le présent ouvrage est tout à fait remarquable, et les sources littéraires priment sur les autres.

Michela Bussotti

EFEU, Paris

Sarah Schneewind, *A Tale of Two Melons. Emperor and Subject in Ming China*, Indianapolis : Hackett Publishing, 2006. xxiii-141 pages

Sarah Schneewind's book intrigued me in the first place because it takes as its starting point a tiny event about which I did not know much (namely the versions given in the *Taizu shilu* 太祖實錄 and in the *Wanli yehuobian* 萬曆野獲編, Shen Defu's famous *biji*). I wondered how it was possible to build a whole book on it – even a short one.

This event occurred as follows. On July 28, 1372, after the morning audience, a group of high officials, led by Minister of Rites, Tao Kai, handed in to the Hongwu emperor a pair of “twin melons” (*bingdi gua* 並蒂瓜, i.e., melons that had grown from one same stalk, supposedly a lucky omen). ¹ The two fruits had been discovered in his own garden by a man named Zhang Guan 張觀, from Jurong 句容, not far from the imperial capital Nanjing. This abnormality, it was explained to His Majesty, was the sign that his starting reign – the first of the Ming – was under favourable auspices. Hongwu found it important enough to write an *Ode to the Auspicious Melons* (*Jiagua zan* 嘉瓜讚), which was later included in his collected writings ², and the Emperor offered 1, 200 copper cash to Zhang Guan. From this apparently trivial story (would the Chinese not call it *suoshi* 瑣事?) – which she came across incidentally – Schneewind has drawn an original, personal and truly fascinating little book.

Schneewind claims that her study is to be considered as a reflection on the relationship between center and periphery – a theme which she has investigated in *Community Schools and the State in Ming China*, the book that she has published almost simultaneously (see the following review). This approach seems to be currently in vogue among Ming historians, who aim at showing that the role of the state in local society is to be considera-